

174 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
de fâcines : & tous les Soldats s'occupèrent le reste du jour à cet ouvrage , avec tant d'ardeur & de joie , qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le peril où ils étoient engagez ; & ils voïoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée : mais ils attendoient du secours du Ciel , tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces ; & comme ils sentoient par les effets , qu'il s'étoit déclaré en leur faveur , tout ce qu'ils croïoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour réussir , commençoit à leur paroître possible.

CHAPITRE XVIII.

L'armée de Tlascala se rassemble , & donne une seconde bataille , où elle est défaite par la valeur des Espagnols , & par un nouvel accident qui la met en desordre.

ON parloit fort diversement à Tlascala du succez de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques ; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres bien differens entre-eux. Les uns demandoient la paix , en disant que les Espagnols étoient immortels : les autres les chargeoient d'injures & de menaces , en se consolant sur la mort de la cavale , qui étoit l'unique avantage qu'ils eussent emporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévu cet accident : il repetoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Senat , & parloit sur ce sujet comme un homme , qui repaissoit sa vanité du mauvais succez d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoïoit demander de nouvelles recrues pour fortifier ses troupes , en diminuant la perte qu'il avoit faite , & ne s'en servant que pour exciter le Peuple à la venger. Un des Caciques confederez arriva fort à propos , avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses Sujets ; & ce secours parut être un effet de la providence des Dieux. Le

DU MEXIQUE. LIVRE II. 175
courage s'augmenta avec les forces : en sorte que le Senat resolut que l'on feroit de nouvelles levées , & que l'on continueroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut employé seulement par Cortez , à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages , qui pussent soutenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix : mais il ne trouvoit point de voie pour reprendre cette negociation ; parce que les quatre Zempoales qu'il avoit envoïez à Tlascala , & qui étoient revenus à l'armée par des chemins détournez , y avoient rapporté une extrême fraïeur , qui époventoit tous les autres. Ils avoient rompu , fort heureusement pour eux , une étroite prison , où on les avoit jettez le jour même que Xicotencal se mit en campagne. Ils y étoient destinez à appaiser par leur sang les Dieux de la guerre : & sur le rapport qu'ils faisoient de cette cruauté , il n'étoit ni honnête , ni aisé , d'obliger les autres à s'exposer au même peril.

Le repos même des ennemis donnoit de l'inquietude à nôtre General. Aucun de leurs partis ne paroïsoit ; & Xicotencal avoit fait sa retraite d'une maniere qui témoignoit que la question n'étoit pas encore décidée. Cortez , suivant les regles de la guerre , devoit conserver son poste , afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût besoin : néanmoins cette resolution n'étoit pas sans inconveniens. Ce soin de fortifier le quartier auroit été attribué par les Indiens , à un défaut de courage , & cette reflexion étoit tres-importante , en une guerre où l'on ne combattoit pas moins par la réputation , que par la force des armes.

Pour satisfaire à tout en même-tems , le General resolut de sortir le lendemain au matin , à dessein de prendre langue , de reconnoître le país , & de tenir l'ennemi en respect. Il fit luy-même cette faction , à la tête de ses Cavaliers , suivi de deux cens Fantassins , moitié Espagnols , & moitié Indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas sans un extrême peril , devant un ennemi tres-puissant , & dans un país où il étoit difficile d'éviter les embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins , puisqu'il hazardoit en même-tems le suc-

cez de l'entreprise, & la vie de ceux qui se sacrifioient pour luy: & selon nôtre sentiment, cette action, quelque hardie qu'elle soit, n'est pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le salut du Public est attaché à leur conservation; & tout l'emploi de leur valeur doit être, d'en inspirer dans le cœur de leurs Soldats. On pourroit l'excuser par plusieurs exemples de Capitaines tres-fameux, que l'on voïoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées; exécutant avec l'épée ce que leur bouche ordonoit: mais quelque excuse qu'on apporte en leur faveur, ils sont toujours plus obligez à la fortune. Ainsi nous laisserons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonoré point, & qui est en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec sa troupe jusqu'à des Villages qui étoient sur le chemin de Tlascala, où les Soldats trouverent beaucoup de provisions de bouche, & où ils firent quelques prisonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieuës de là, assez près de la Ville, & qu'il assembloit de nouvelles troupes contre les Espagnols. Cette connoissance obligea le General à retourner en son quartier, laissant ces Villages détruits par les Zempoales, qui étant extrêmement irrités du procédé des Tlascalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excez de vengeance, mais il les en reprit assez foiblement; parce qu'il n'étoit pas fâché que les ennemis sçussent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puisqu'il les y provoquoit par de nouvelles hostilités.

Le General fit mettre en liberté tous les prisonniers qu'on avoit faits à cette sortie, & il les caressa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Espagnols, & à leur donner de bonnes impressions de sa douceur. Il choisit entre ces prisonniers ceux qui luy parurent les plus habiles; & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit: *Que le General des Espagnols étoit affligé de la perte que le Peuple de Tlascala avoit faite dans ces derniers combats; mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cause, en recevant à main armée, des gens qui venoient leur proposer la paix: Qu'il la deman-*

doit

doit encore, oubliant tous les outrages qu'on luy avoit faits. Que s'il ne recevoit cette grace à l'heure-même, & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la Ville de Tlascala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les Peuples voisins, en entendant prononcer le nom de cette malheureuse Ville. Les Indiens partirent avec cette lettre, fort satisfaits, & fort bien instruits. Ils promirent de revenir bien-tôt avec la réponse: & en effet, ils ne tarderent pas long-tems à s'acquiescer de leur parole; en retournant dans un état pitoïable, pleins de sang & couverts de blessures, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit crû devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient eue, de luy faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce miserable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa resolution, qu'ils exposèrent en ces termes: *Que demain au lever du Soleil, ils se verroient en pleine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur faire un sacrifice agreable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le tems de s'y préparer.* C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoutumé à diminuer la gloire de ses victoires, en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné, de l'insolence de ce Barbare, sans néanmoins negliger son avis, ni mépriser son conseil. Il sortit donc à la pointe du jour, avec toute son armée, laissant seulement quelques Soldats dans le Fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieuë, jusqu'à un poste avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ses bataillons suivant la nature du terrain, & ce que l'expérience luy avoit appris de la maniere de combattre contre ces Barbares. L'artillerie fut placée sur les aîles, en une juste distance pour faire une grande exécution. En cet ordre, Cortez aiant détaché quelques Cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du secours où il seroit nécessaire, & attendit le succès de cette journée, avec une intrepidité qui paroïssoit sur son visage. Il n'eut pas besoin de son éloquence pour animer les Soldats, parce qu'il les voïoit marcher avec joie & confiance, l'habitude de vaincre faisant

Z

naître dans leurs cœurs un ardent desir d'en venir aux mains.

Les bateurs d'estrade revinrent bien tôt donner avis que l'ennemi s'avançoit, avec une puissante armée; & un moment après on découvrit son avant-garde. La campagne étoit comme inondée d'Indiens armez, autant que la vûë pouvoit s'étendre, & même au-delà des bornes de l'horison. Leur armée passoit le nombre de cinquante mille hommes, ainsi qu'ils l'avoient depuis; & c'étoit là le dernier effort de la Republique & de tous ses alliez, à dessein de prendre les Espagnols en vie, & de les conduire chargez de fers sur les Autels, pour en faire des sacrifices, & ensuite de celebres repas. On voïoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enseigne des Tlascalteques, qu'ils ne portoient que dans les occasions de la dernière importance. Ils s'avançoient avec une diligence incroyable, lorsqu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modera beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêtèrent quelque-tems, suspendus entre la colere & la crainte: enfin la colere prenant le dessus, ils se rallierent, & marcherent jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils se virent arrêter une seconde fois, par la fraïeur des coups d'arquebuses, & par l'adresse des Arbalétriers.

Le combat dura long-tems de cette maniere, fort sanglante pour les Indiens, mais peu dommageable aux Espagnols, favorisez par la difference des armes, & par le bon ordre & l'union dont ils combattoient. Les Indiens s'apperçurent enfin, que cette façon de combattre leur coûtoit beaucoup de sang, & ruinoit insensiblement leurs troupes: ils jetterent donc tout d'un coup sur les Espagnols un gros fort serré, & poussé, comme il sembloit, par ceux qui venoient derriere, & cette épaisse multitude tomba sur nos gens & sur leurs alliez, avec tant d'impetuosité & de fureur, qu'elle rompit les rangs, & mit leurs bataillons en desordre. On eut besoin en cette extrémité, de toute la valeur des Soldats, de toute la présence d'esprit & diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de l'ignorance des Indiens dans l'art militaire, afin de pouvoir reformer les bataillons; comme on le fit enfin, avec

beaucoup de peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlez dans nos rangs.

Un accident semblable à celui qui étoit arrivé à l'autre bataille, fit voir pour la seconde fois, que la providence Divine n'abandonnoit pas sa propre cause. On vid une grandé confusion parmi les troupes ennemies: elles faisoient divers mouvemens opposez les uns aux autres, en se partageant, & se présentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite en desordre, qui se tourna en une fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde. Cortez les fit charger & poursuivre, sans néanmoins s'engager trop avant; parce qu'il ne vouloit pas s'exposer à être envelopé, & à combattre trop loin de son Fort.

On apprit que la cause d'une si étrange revolution, étoit que Xicotencal, homme fier & emporté, qui usurpoit d'autant plus d'autorité, qu'on luy témoignoit de soumission, avoit fait des réprimandes outrageantes à un des principaux Caciques qui servoit sous son commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet insolent General avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parce qu'il étoit demeuré un peu en arriere lorsque les autres Indiens avoient chargé les Espagnols. L'Indien offensé de ces injures, s'en ressentit avec tant de vigueur, qu'il fut prêt d'en venir aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat singulier. Tous les Soldats qu'il commandoit prirent part au ressentiment de l'affront fait à leur Cacique, & se mirent en état de le venger: & les autres Caciques amis de l'offensé, se souleverent en même-tems. Ils resolurent brusquement, de retirer leurs troupes d'une armée où on faisoit si peu de cas de leur zele & de leur valeur: & ils executerent ce dessein avec tant de precipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en desordre; en sorte que Xicotencal connoissant sa foiblesse, ne songea qu'à sauver ce qui luy restoit de gens de guerre, & abandonna aux Espagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas dessein de faire un miracle d'un événement si extraordinaire, & si favorable aux Espagnols: au contraire, on avoué de bonne-foi, que la desobeïssance de ces Caciques fut un incident, qui peut arriver fort naturellement en une armée commandée par un General superbe, emporté, & peu absolu sur des Peuples qui ne font pas leurs propres interêts de ceux

d'une Republique, dont ils ne sont qu'alliez. Néanmoins lorsqu'on fait reflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbâres furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui paroïssoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoïtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sçait appliquer à ses fins, ce que les hommes appellent les effets du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour exécuter ce qui est ordonné par les decrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats, & celuy des blesez fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blesez, si legerement, que la nuit-même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoyque cette victoire fut grande, & encore plus complete & plus admirable que la précédente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirez en fuïant, la nouveauté de cet insulte par lequel les Espagnols s'étoient vû rompus & mis en desordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abatus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect: *Qu'ils ne pretendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se resoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant; autrement qu'ils exécuteroient eux-mêmes ce dessein, en le laissant sans autre compagnie, que celle de son ambition & de sa temerité.* Le General entendit ce murmure, & se retira à sa baraque, sans chercher à ramener les esprits chagrins & mutinez, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la fraïeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions: car les remedes précipitez sont moins propres à guerir les maux de cette nature, qu'à les irriter; parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.



CHAPITRE XIX.

Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins; & par leur conseil, ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols.

Les chagrins inquiets des mécontents devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnez & affectionnez au General: en sorte qu'il jugea que sa présence étoit nécessaire, pour les reduire aux termes de la raison. Pour cet effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent en la place d'armes, sous pretexte de déliberer sur l'état present de leurs affaires: & aiant donné ordre adroitement, que les plus mutins fussent placez le plus près de sa personne, afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit; *Il n'est pas besoin, dit-il, de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant; après avoir gagné en peu de tems deux batailles, où votre valeur n'a pas moins paru, que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toujours terminez par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultez; & on doit au moins se precautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succez, comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avoué néanmoins, mes amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquietude: un besoin plus fort & plus pressant me rend votre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere, revient dans l'esprit de quelques-uns de nos Soldats; qu'ils s'animant les uns les autres, à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée sur quelque apparence de raison; mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance se traite sourdement, en maniere de caballe. Il faut que chacun dise librement ce qu'il pense sur ce sujet; afin que son Zele pour le bien public soit*

L. iiij.